



Repos dû aux vaches laitières

POUR LE "BULLETIN DE LA FERME"

Les patrons de l'industrie laitière de la province de Québec n'ont malheureusement pas encore pris l'habitude si recommandable de répartir le vêlage des vaches de leurs troupeaux par toutes les saisons de l'année, de façon à maintenir ces troupeaux en abondante production de lait pendant tout le cours de l'année et, surtout, pendant l'hiver, époque où la production du lait est la plus profitable.

Chez-nous, c'est encore la saison du printemps qui, d'une manière générale, est celle du vêlage. C'est pour cela, qu'aujourd'hui, je viens parler aux lecteurs du Bulletin de la Ferme, à l'approche du printemps qui, dans deux mois, nous gratifiera de sa présence, de la nécessité qu'il y a de permettre aux vaches laitières de prendre un repos de deux mois, après une période de lactation de dix mois sur douze.

Il est bien entendu que ce temps de repos n'est nécessaire que pour les bonnes laitières qui ont prodigué à leurs propriétaires une abondante production de lait pendant une longue période de lactation. Il ne saurait être ici question des trop nombreuses vaches qui prennent la moitié de l'année à se reposer d'un travail fort pauvrement accompli pendant l'autre moitié. Celles-là, si j'avais un conseil à donner les concernant, ça serait celui de les envoyer le plus tôt possible prendre un repos complet chez le boucher.

Plus les vaches sont fortes laitières, plus elles ont besoin qu'on leur donne un repos d'au moins huit à dix semaines, avant le vêlage. La tâche de produire du lait en abondance pendant une longue période dont une partie est consacrée, en même temps, par la vache, à former son veau est une tâche ardue et, l'on se demande à bon droit, comment une vache peut y suffire, même bien nourrie et rester en bonne condition. Quand on réfléchit qu'une ayrshire du poids de 1,000 livres, si elle est une laitière de première classe, donne de 10,000 à 12,000 livres de lait en dix mois, soit dix à douze fois son propre poids, on s'étonne qu'elle puisse résister à une telle production pendant des années, sans s'épuiser, et l'on comprend combien il est important que cette bête ait au moins une couple de mois chaque année, pour se récupérer de son énorme travail.

Lorsque l'époque à laquelle la vache doit vêler est relativement proche et que le moment où elle doit se reposer est près d'arriver, on conseille, si sa production de lait est encore assez forte, ce qui se voit fort souvent chez les bonnes laitières, de changer son alimentation en cessant de lui donner de la nourriture propre à la production du lait et en lui donnant des aliments secs dont une bonne

proportion de paille. On diminuera même, dans une certaine proportion, sa ration d'eau. Puis on commence à ne traire la vache qu'une fois par jour pendant sept à huit jours. Ensuite, pendant huit autres jours on traite en omettant deux traites sur trois. Généralement, cela suffit pour amener l'assèchement complet de la vache, le lait se résorbant vite dans le pis.

Il arrive quelquefois que certaines vaches sont tellement bonnes laitières qu'il est presque impossible de les faire tarir avant le vêlage. Il faut, en ce cas, éviter de recourir à certaines drogues qu'on recommande pour amener le tarissement des vaches. On peut, sans danger, au contraire de ce que pensent certaines personnes, traire la vache immédiatement avant le vêlage, pourvu qu'on ait soin de ne pas vider à fond le pis. Mais, une chose certaine, c'est que les fortes laitières qu'on ne peut arriver à faire tarir quelques semaines avant le vêlage fournissent une carrière moins longue, comme excellentes laitières, que celles auxquelles on peut, chaque année, faire prendre huit à dix semaines de vacances.

J.-C. CHAPAIS

Machines économiques

Vous qui êtes un homme pratique et qui vendez vos récoltes sous forme de lait, avez-vous jamais pensé que la machine avec laquelle vous transformez ces récoltes en lait—c'est-à-dire la vache laitière—a besoin d'être examinée et réparée? Une nouvelle machine, à fonctionnement plus économique, peut rembourser plusieurs fois sa valeur en peu de temps. Examinez donc vos vaches à ce point de vue. Vous en trouverez sans doute plusieurs qui produisent leur lait très économiquement; il y en a d'autres dont vous serez heureux de vous défaire au plus tôt.

Quelques chiffres transmis par des cultivateurs au service de l'industrie laitière, à Ottawa, montrent que dans certains troupeaux, le lait coûte à produire \$1.54 les cent livres; dans le même voisinage il y a d'autres troupeaux dont le lait ne revient en moyenne qu'à 80 centins les cent livres. De même, entre deux vaches d'un même troupeau, le prix de la nourriture nécessaire pour produire une livre de gras de beurre varie souvent de vingt-trois à quarante-neuf centins.

Or chaque vache du troupeau devrait payer. Vous pourriez y arriver très rapidement si vous voulez vous donner la peine de contrôler soigneusement la production. Pesez le lait de chaque bête faites-en l'épreuve régulièrement et vous découvrirez bien vite les machines dans votre fabrique de lait qui ne fonctionnent pas économiquement. Donnez vous pour règle alors de ne plus garder dans votre troupeau que ces bêtes qui rapportent au moins de vingt à trente dollars de profit sur la nourriture qu'elles consomment. Est-ce que chacune de vos vaches vous donne ce profit? Assurez-vous en, cela en vaut la peine?



L'aviculture en 1914-1915

RAPPORT DE L'HON. J.-ED. CARON, MINISTRE DE L'AGRICULTURE

L'aviculture, industrie trop longtemps négligée, voit son importance s'accroître de jour en jour à la ferme, cela à mesure que l'on en comprend mieux l'exploitation. Bien conduite, la basse-cour du cultivateur lui rapporte, en effet, des revenus qui ne sont pas à dédaigner. Pour le commerce des œufs et de la chair de volaille, comme d'ailleurs pour celui de toutes les denrées de la ferme, il est nécessaire de faire l'éducation du cultivateur; de lui apprendre que, outre la production économique, la sélection, la classification, la préparation et l'emballage des produits destinés au commerce sont des facteurs de la plus haute importance. En l'espèce, l'un des puissants moyens d'éducation, comme l'un des plus rapides et des plus économiques, est l'organisation d'associations coopératives locales, par l'entremise desquelles les œufs et même la volaille, sont expédiés directement de la ferme aux grands entrepôts de la ville, cela après classification à la ferme d'abord, puis au siège de la société. C'est pourquoi mon ministère a favorisé l'organisation de telles associations et a mis à leur disposition l'un de ses officiers du Service de l'Aviculture.

La bonne réputation des chapons et des poulets gras produits par ces sociétés et par les vingt-cinq stations avicoles de démonstrations, parlent assez hautement en faveur de ces institutions. La multiplication des fabriques d'outillage avicole, dans la province, est encore une preuve que l'industrie est en voie de progrès, surtout si l'on considère le fait qu'il y a à peine cinq ans nos incubateurs et pratiquement toutes les choses de l'outillage avicole étaient fabriquées à l'étranger. Aujourd'hui la province se suffit à elle-même sous ce rapport.

Un autre bon moyen d'éducation est celui adopté par "L'Union Expérimentale des Agriculteurs de Québec". Il consiste à confier aux cultivateurs, moyennant une légère rémunération, de petits troupeaux de choix, destinés à faire souche dans la localité où ils sont introduits. "L'Union" a aussi continué à construire chez ses membres de petits poulaillers économiques et sains, qui dans la suite servent de modèles à toute une région.

"Une femme peut sortir de sa maison
"plus d'argent avec une cuiller, qu'un
"homme en saurait faire entrer avec une
"pelle."